



## Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Michel, une fois de plus, m'a accueillie sur le leitmotiv des fossiles :

— Maman Freinet, regarde, j'en ai trouvé des petits, petits « qui z'avaient » des bien petits ventres..; et il ajoute, usant d'un mot qui l'auréole de fierté : *Jadis*. Car *jadis*, pour Michel, c'est toute la féerie d'un passé insondable auquel il est redevable de la plus fervente de ses joies.

Nous avons recueilli dans nos mains précautionneuses les infimes coquillages rayonnés, intacts et purs en leurs ciselures et qui prenaient place à leur tour dans ce domaine de Michel, où toute coquille pétrifiée prend figure d'idole. Nous nous sommes sentis un peu plus riches et ignorants, dans nos connaissances faites de tant d'incertitudes. Puis, incidemment, pour parachever sa victoire, Michel a dit :

— Et aussi, j'ai fait un poème avec M. Jean. Ça fait déjà que j'y pensais.

Voici le poème simple et libre comme la pensée de l'enfant, évadé des perpétuelles contraintes du doute et de la solitude :

### LE PETIT CHEVAL BLANC

*Le petit cheval blanc  
S'amuse dans le pré.  
Il mange  
De la bonne herbe verte.  
Son maître chante —  
Le petit cheval saute de joie.  
Son maître l'appelle  
Le petit cheval n'est pas content.  
A l'écurie il est attaché  
Et il mange du foin.  
Aussi il a pleuré...  
Son maître lui a ouvert la porte  
Et le petit cheval est sorti dans le pré.  
Il se roule dans l'herbe.  
Toute la journée  
Jusqu'au soir.  
Puis fatigué,  
il rentre dormir  
Dans l'écurie..*

Michel D.

Pourquoi un cheval ?

C'est que le cheval blanc devenu libre est lui aussi une manière de fossile incrusté comme une image vive dans le passé inerte de l'enfant. Michel se souvient du beau cheval blanc qu'il avait *jadis* dessiné pour Mme Bertrand, dans un style si élégant et si pur que très longtemps on l'avait exposé en classe et même reproduit au limographe et encore peint dans l'arabesque de la frise qui court le long des murs de la classe des petits. Ce cheval fantastique, c'était peut-être l'ac-

quis le plus profond de l'expérience scolaire et sa suggestion lumineuse rejoignait aujourd'hui les heures chantantes où les fossiles apportaient leur don de grâce.

Instinctivement, Michel retrouvait dans son passé ingrat, un chaînon merveilleux qu'il agrafait à sa chaîne nouvelle faite de joies primaires et si fondamentales ! Il était sûr de l'authenticité de la belle image comme de celle des fossiles garantie par le livre. Et en sécurité, dans un monde de probabilités solides, le cheval blanc pouvait en toute tranquillité prendre les ailes de la liberté et devenir poème. C'est en raison de tous ces impondérables cimentant l'unité d'une personnalité enfantine pour qui tout commence à peine, que le cheval blanc est pour Michel une authentique poésie sans le secours du verbe. Aucun embellissement littéraire, aucun tour de main habile ne viennent apporter leur transcendance à l'émotion directe de l'enfant. Comme un croyant comblé par ses sortilèges, il se cramponne à sa joie réelle et qui, déjà, a fait ses preuves au-delà de soi-même, parmi les amitiés des autres.

D'autres poèmes sont venus, toujours aussi dépouillés et vierges de toute influence.

### LE PETIT OISEAU

*Dans l'arbre  
il y avait un petit oiseau  
qui chantait, chantait.  
Je l'entendais le matin  
et des fois le soir.  
J'aurais voulu le voir  
Mais il se cachait.  
Un jour, peut-être, je le verrai  
Puis il me connaîtra,  
Alors, on s'amusera ensemble.*

### MON REVE

*Cette nuit, j'ai rêvé  
qu'une petite fleur  
était dans mon lit.  
Quand j'étais monté au dortoir,  
Elle était prête à partir,  
Mais elle est restée.  
Elle m'avait caressé  
Elle riait  
Elle dansait  
Elle se cachait  
Et nous nous sommes amusés  
longtemps ensemble.*

Ce que cherche Michel à travers le cheval blanc, l'oiseau secret ou la fleur devenue fée, c'est une présence surnaturelle qui le fait participer à sa magie. Des résonances

neuves et venues du plus loin de ses rêves, orchestrent ses joies de « Ravi ». Un Ravi qui ne sait pas encore s'émouvoir des rencontres du tout venant mais qui, déjà, sait choisir « ses » documents dans un univers prestigieux qui le dépasse.

Et c'est tout cela le poème de Michel. Il le dit avec les mots de tout le monde, comblé déjà par cette possibilité inouïe de pouvoir, avec des vocables de tous les jours, habiller son rêve qui, hier encore, était hermétique et informulé, perdu dans des profondeurs d'abîme en une vie souterraine échappant à la parole.

C'est toujours à l'affût de l'événement exceptionnel que notre petit trappeur part en chasse et sa quête est loyale, car on ne triche pas avec son cœur. Michel n'aura pas la malice de plagier les poèmes de ses camarades ou ceux de son correspondant. Il est à la recherche incessante de données personnelles et peut-être sait-il déjà que c'est par paliers que l'on s'élève vers la grandeur qui est surtout largesse et honnêteté avec soi-même.

C'est ainsi qu'un soir il s'est incorporé à la théorie des grandes filles venues veiller à l'auberge où se mettent en chantier les nouveaux tapis de la Maison de l'Enfant.

— Mais mon petit Michel, pourquoi es-tu venu ? On se couche très tard à l'auberge et tu sais que le matin tu ne peux jamais te lever.

— Si, demain je me lèverai. Je voudrais aussi faire des tapis — mon cheval blanc — peut être.

Va pour le Cheval Blanc ! On est toujours très curieux des possibilités d'un enfant si l'on est éducateur sérieux. Nous laissons donc Michel jouer sa nouvelle carte. Il travaille avec une sorte d'ivresse qui décuple ses aptitudes. L'aiguille glisse dans les mailles, il la tire avec prudence, compte ses fils, les entrelace, comblé par la faveur qui lui est faite de travailler tard, au milieu de nous toutes et les menues friandises qu'on lui dispense ont pour lui certainement moins de prix que cette tâche d'exception qui le sacre héros du beau travail et l'illumine tout entier.

— Maman Freinet, il faudrait qu'on se couche à minuit !

Il est bien 11 heures déjà quand on abandonne les aiguilles. La troupe joyeuse se coule dans la déclivité et disparaît dans la forêt frangée de lune. La voix de Michel nous parvient de très loin déjà :

— Hou ! hou ! bonsoir Papa et Maman Freinet !

Et au matin, dans l'aube où vacillent les dernières étoiles, un petit garçon à la conscience limpide et au cœur joyeux, galope tout nu vers la piscine glacée : Il est le premier ! et il s'appelle : Michel D. !

(à suivre.)

E. FREINET.